

Book of Shadows: Blair Witch 2 (2000) de Joe Berlinger

Charlotte Selb

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Selb, C. (2016). Compte rendu de [*Book of Shadows: Blair Witch 2* (2000) de Joe Berlinger]. *24 images*, (180), 64–64.

Book of Shadows: Blair Witch 2 (2000)

de Joe Berlinger

Alors que critiques et spectateurs s'entendent à mettre rapidement de côté le nouveau *Blair Witch* d'Adam Wingard pour son manque de vision et d'audace, pourquoi ne pas revisiter plutôt *Book of Shadows: Blair Witch 2*, la première suite à *Blair Witch Project*, qui avait suscité en 2000 une condamnation tout aussi unanime ? On ne cherchera pas à faire de *Blair Witch 2* un chef-d'œuvre incompris du cinéma d'horreur : il s'agit, globalement, d'un film raté. Mais d'un film qui a le mérite de tenter entièrement autre chose que l'original et qui propose des idées intéressantes. Que la suite du faux documentaire le plus illustre du cinéma d'épouvante ait été confiée à un documentariste n'est pas anodin. Que ce dernier, Joe Berlinger, soit le coauteur de la populaire série des *Paradise Lost*, documentaires sur trois jeunes fans de métal accusés à tort du meurtre sauvage d'enfants à West Memphis, l'est encore moins. Portraits effrayants d'une Amérique conservatrice, intolérante et paranoïaque qui cède à l'hystérie collective et s'empresse de condamner les membres les plus marginaux de sa communauté, les *Paradise Lost* constituent une toile de fond indispensable à la lecture de *Book of Shadows*. Traversé par une paranoïa constante (les jeunes passent le film à s'accuser les uns les autres jusqu'à l'absurde, quand ils ne sont pas harcelés par la police et les locaux), *BW2* n'est que la version fictionnelle, et beaucoup moins sérieuse, de la « panique satanique » qui s'empare de West



Memphis. À Black Hills comme à Robin Hood Hills, on n'aime pas les jeunes qui s'habillent en noir, on trouve vite des coupables idéaux, et tous les moyens sont bons pour obtenir des aveux.

Cette frontière entre fiction et réalité, qui certes était déjà au cœur de *Blair Witch Project* – et de sa mise en marché –, Berlinger l'exploite dès les premières minutes avec un certain humour : il mêle les fausses séquences documentaires avec

la véritable couverture médiatique du premier *Blair Witch* ; il parodie Frederick Wiseman dans une séquence d'hommage à *Titicut Follies* ; et il offre même une copie quasi conforme de son propre générique d'ouverture des *Paradise Lost*. Construit sur cette limite entre le vrai et le faux (le spectateur ne sait jamais si les protagonistes sont pris de délire collectif ou véritablement possédés), *BW2*, avec plus de subtilité, de meilleurs acteurs, et surtout un studio un peu plus confiant en son cinéaste, aurait pu être un très bon film d'horreur. N'ayant pu faire le film qu'il voulait (l'excellent commentaire audio du cinéaste donne une idée assez précise du projet d'origine), Berlinger laisse tout de même une mise en garde bien ironique sur les dangers de la marchandisation à outrance des films à succès : qu'on soit Adam Wingard ou organisateur d'excursions touristiques pour les fans, mieux vaut y penser à deux fois avant de s'aventurer dans la forêt de Blair. – **Charlotte Selb**

Wait Until Dark (1967)

de Terence Young

La première scène se déroule à Montréal. Un jour de neige, peut-être du côté du Square Saint-Louis à en croire l'allure des maisons, une jeune femme bourne une poupée de sachets de drogue avant de sortir prendre un taxi, direction l'aéroport. À l'arrivée à New York, rien ne se passe comme prévu et elle confie la poupée à un homme anonyme, un photographe qui rentre chez lui. Le reste du film se déroule dans l'appartement de ce dernier, lieu lumineux et chaleureux qui va pourtant devenir le théâtre d'un huis clos angoissant... En son absence, sa femme Suzy va être l'innocente victime de différents malfrats qui vont défilier sur place, en quête de la poupée truffée de cocaïne. Suzy, interprétée par Audrey Hepburn, compense en force de caractère une faiblesse de taille : elle est aveugle. *Wait Until Dark* se déploie avec brio autour de cette idée de scénario. Le huis clos, lieu d'une intrigue par nécessité théâtrale, devient ici littéralement le lieu d'une pièce jouée par des acteurs au sein du film. Les criminels tentent en effet de tirer profit de la faiblesse de Suzy pour tisser un récit abracadabrant ayant pour objectif de lui soutirer l'emplacement de la poupée. Cadavre dans le placard, inquiétante obscurité de la nuit qui entre par la fenêtre, objets qui se déplacent, et visites impromptues de personnages fictifs : un peu comme dans les pièces de Guignol de notre enfance (lorsque le voleur apparaît de façon traître dans le dos du héros, visible seulement des petits spectateurs), *Wait Until Dark* provoque sans cesse l'envie de crier à son héroïne crédule ce qui se trame



sous ses yeux vides. L'intensité de l'expérience doit autant à la construction impeccable de l'intrigue qu'à l'interprétation d'Audrey Hepburn, dont la silhouette n'a jamais semblé si fragile, et qui pourtant donne vie à un personnage d'un courage et d'une intelligence hors du commun. À noter aussi la performance d'Alan Arkin, dont le personnage endosse différents rôles pour tromper sa proie, affublé de postiches qui ne sont utiles que pour titiller l'imagination du spectateur et de ses partenaires de crime : son interprétation hystérique, qui n'est pas sans rappeler celle de Peter Sellers dans *D' Folamour*, fait monter d'un cran la perversion de ce jeu de rôles macabre. Un thriller fiévreux, haletant, et brillamment mis en scène, à (re)découvrir absolument. – **Apolline Caron-Ottavi**